

ENTREVUE RÉGIS DESCOTT

mardi 16 novembre 2010

C.D.I. du Lycée Français de Delhi
élèves de Première et de Troisième



(Laura Martos) - Bonjour et bienvenue à Delhi, Régis Descott. Mes camarades et moi sommes heureux de vous avoir parmi nous; nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation. Avant d'ouvrir cette interview, je vais vous présenter au public.

Vous êtes né en 1966 à Paris, ville où vous résidez actuellement. Après des études de commerce, vous avez travaillé comme journaliste pendant plusieurs années puis dans une entreprise de jeux vidéo. Nous savons que vous êtes passionné par la peinture et la photographie. Vous vous êtes ensuite consacré exclusivement à l'écriture.

En 1998, l'éditeur Denoël publie votre premier roman, L'Empire des Illusions dont les faits se passent pendant la retraite de Russie de l'armée napoléonienne. Un jeune homme, Raphaël Langlois dit adieu à l'insouciance, à l'adolescence et fait son éducation sentimentale et politique.

Après Pavillon 38 et Caïn & Adèle, vous remontez aux origines de la psychiatrie avec la publication, en 2009 d'Obscura, un thriller historique, où vous envisagez les rapports entre la création artistique et la folie. En 2010, LGF réédite ce roman policier en version de poche.

Aujourd'hui, vous êtes en Inde en tant que lauréat du programme « Mission Stendhal » de Culturesfrance, qui permet à un auteur de voyager dans un pays pour mener à bien un projet d'écriture : vous envisagez la rédaction de la suite de votre dernier roman d'anticipation que vous avez déjà rédigé, L'Année du rat, qui sera publié en mars 2011.

Je donne maintenant la parole à mes camarades.

(Paul Singh) - Vous êtes en Inde dans le cadre de la Mission Stendhal. Aviez-vous auparavant une attirance particulière pour ce pays?

(Régis Descott) - Oui, je suis déjà venu en 88. Après mon service militaire, j'avais besoin de me changer les idées, donc je suis venu en Inde, à New Delhi et également au Kashmir où j'ai fait un break et ensuite au Rajasthan. Ce pays m'attirait depuis longtemps et je n'ai pas été déçu en 88 au cours de ce voyage. Ce n'est pas pour ça que j'ai voulu

revenir mais pour des raisons strictement littéraires liées au rat et au sujet de mon prochain roman, celui qui sort en mars prochain.

(Léa Fargeaudoux) - Comment est née votre vocation d'écrivain?

(Régis Descott) - J'ai toujours voulu écrire, en tout cas depuis l'âge de douze ans. J'ai commencé à m'essayer au roman à l'époque. C'étaient des tentatives qui n'étaient jamais abouties mais je me suis tout de suite lancé dans le roman et non pas dans des nouvelles ou des formats courts et j'avais l'ambition d'écrire des romans. Pourquoi ? Il y avait évidemment un goût pour la lecture, la littérature et, à douze ans, ce n'est pas forcément aussi analysé et réfléchi que ça, mais j'avais un goût pour la fiction. Et puis, je pense que l'ambition d'écrire est souvent liée à une forme d'inadaptation légère à la société parce que quand on écrit, c'est une activité très solitaire donc d'une certaine façon, on s'isole et c'est aussi une façon de se protéger du coup de certaines agressions du monde. Quand on est dans la fiction, on crée son univers et même si, dans mon cas, dans les romans que vous avez évoqués, l'univers est sombre, c'est un univers auquel j'essaye d'échapper, mais dans lequel je me sens bien malgré tout. C'est le mien. L'auteur, le romancier est toujours le maître de sa création et c'est une façon d'échapper au monde. Peut-être qu'à douze ans, je ressentais déjà un certain malaise et une certaine nécessité de passer dans un autre monde. Il y a la lecture mais, plus fort encore, il y a l'écriture et la création d'univers.

(Quentin Vasic) - Prenez-vous du plaisir à écrire et vous arrive-t-il de souffrir des affres de la page blanche ?

(Régis Descott) - Alors, non j'ai très rarement peur de la page blanche et je pense que c'est lié à ma première activité de journaliste. J'ai été journaliste pendant une douzaine d'années, ce n'était pas un métier qui me plaisait beaucoup mais je pense qu'il a eu l'avantage de me décomplexer complètement par rapport à la page blanche, à cette peur, parce que quand on est dans des journaux, des magazines, là il faut produire, il n'y a pas d'états d'âme, il faut aller vite et, du coup, j'ai certainement contracté pendant ces années une capacité à écrire assez vite. Ça, c'est la réponse à la question concernant la page blanche. En revanche ça n'exclut pas les affres, les états d'âme, la difficulté parfois. J'écris assez vite mais le premier jet, la première version n'est pas forcément bonne, ce qui est très important, c'est le travail que je vais fournir derrière. En général, j'écris un premier jet. Quand j'écris un roman, j'ai un plan, j'écris chapitre par chapitre. Tous les jours, tous les matins en m'y remettant, je reprends ce que j'ai écrit la veille. Donc il y a une correction permanente. Une fois que j'ai terminé un chapitre, je le relis, je le corrige un peu. Une fois que j'ai terminé le livre, je vais tout relire, tout corriger et je l'envoie à l'éditeur. Il va m'adresser un certain nombre de remarques et c'est là que le travail difficile commence. Les remarques de l'éditeur ne sont pas forcément très nombreuses, très lourdes, mais en général, c'est comme ça que je fonctionne, à partir du moment où j'ai eu un regard extérieur, mon exigence par rapport à mon propre travail augmente énormément et, du coup, je vais aller bien au-delà des réflexions que l'éditeur aura pu me faire. Par exemple, dans L'Année du rat parmi les réflexions que l'éditrice m'a faites, elle trouvait qu'il y avait trop, dans les dialogues, de « dit-il », « remarqua-t-elle », ce genre de choses qui ponctuent les phrases de dialogues. Il y avait aussi une autre réflexion : il y avait trop d'interrogations, pas dans les dialogues mais dans l'introspection de mon personnage principal. À partir du moment où elle m'a dit ça, alors que j'avais déjà relu plusieurs fois le texte dans son ensemble, ça m'a sauté aux yeux et je suis allé bien au-delà de ces corrections : j'ai carrément éradiqué toutes les interrogations et tous les « dit-il », « remarqua-t-elle » etc. et ça donne quelque chose de beaucoup plus fluide.

(Laura Martos) - *Dans vos romans, faites-vous référence à des scènes qui vous ont marqué dans votre carrière de journaliste?*

(Régis Descott) - Non. Qu'est-ce qui aurait pu me marquer? Si j'avais été grand reporter ou reporter de guerre, là il y a des scènes qui auraient pu me marquer, mais j'étais dans la presse, à ce qu'on appelle des postes à responsabilité : rédacteur en chef ou chef de service et, quand on occupe un poste de ce type, on est surtout dans un bureau, on gère la partie rédactionnelle d'un journal, d'un magazine ou une partie de ce journal et de ce magazine, c'est-à-dire qu'on commande des articles, à des pigistes ou des journalistes. Il faut corriger ces articles, on discute de l'angle des articles... Non, ça ne m'a pas marqué. C'était une période au cours de laquelle je pensais à écrire surtout. D'ailleurs, dans cette période, j'ai écrit *L'Empire des illusions*, mais comme je travaillais pendant longtemps, je n'écrivais que le soir. Ça, c'était possible quand je n'avais pas d'enfants mais, à partir du moment où j'ai eu des enfants, je n'avais plus le temps d'écrire, c'était impossible. Non, pour répondre à votre question, il n'y a pas tellement de scènes qui m'ont marqué. En travaillant dans la presse, j'ai compris que ce n'était pas ça que je voulais faire et que, ce que je voulais faire, c'était écrire des romans. Ça m'a donné la détermination nécessaire à me lancer dans l'écriture : je voulais quitter le journalisme et me lancer dans l'écriture, avec tous les efforts et les sacrifices, en dehors des bonheurs, des joies que ça apporte et que ça sous-entend.

(Sarah Bachelier) - Vos romans sont très macabres, avec des crimes violents et des descriptions précises de malades et de cadavres. Pourquoi?

(Régis Descott) - Je pense qu'on ne choisit pas forcément tout dans l'existence, y compris le sujet de ses livres: il y a des sujets qui s'imposent à vous. En l'occurrence, le premier roman, *L'Empire des illusions* était beaucoup moins macabre : il était question quand même de la retraite de Russie, avec certaines horreurs qu'il y a pu avoir, qui étaient dues au froid et à la faim plus qu'à autre chose.

Le deuxième roman et les deux qui ont suivi sont nés avant tout d'une rencontre avec une psychiatre (que j'ai connue par l'école, c'était la mère d'un ami de mon fils aîné), qui exerçait dans un asile pour fous dangereux, unité pour malades difficiles et elle était responsable du pavillon 38 (d'où le titre du livre). C'est le pavillon où arrivent les nouveaux, les patients qui sont en phase de crise aiguë, soit qui étaient en prison déjà et qui ont commencé à faire une crise, à « péter un câble » comme on dit, soit qui ont été arrêtés dans la rue, dans un supermarché avec une hache en train d'attaquer des passants. C'est assez fréquent, quand on est attentif à ce genre de faits divers, on voit que ça revient régulièrement. Tous les deux mois, il y a un événement de ce type qui a lieu en France et ces gens-là, les auteurs de ce type d'actes finissent en général dans une des quatre unités pour malades difficiles françaises. Je travaillais à l'époque dans cette société pour jeux vidéo qui était en train de déposer son bilan, donc de faire faillite et je savais que l'expérience allait se terminer. Je pensais déjà me lancer dans l'écriture mais je ne pensais pas forcément tout de suite à un roman. Et un jour, j'ai demandé à aller la¹ voir, dans cette unité pour malades difficiles qui se trouve en banlieue parisienne avec l'idée d'écrire un reportage ou de faire un portrait d'elle à proposer dans un magazine comme « Elle », peu importe.

J'arrive un matin, c'était en avril 2003, à l'unité pour malades difficiles, Henri Colin, à Villejuif et elle me fait donc visiter les lieux : je vois des patients, je rencontre des

1 Dr Baudon-Bruzel

infirmiers, d'autres psychiatres, des psychologues et elle me présente un certain nombre de cas. Je ressors de là, à la fin de la matinée, avec de la documentation et, en plus, en me disant: là, j'ai un sujet de roman extraordinaire. Elle m'a parlé d'un cas particulier qui était celui d'un patient délinquant sexuel qui avait été arrêté, condamné, emprisonné et qui, en prison, avait commencé à s'automutiler ; il avait donc été transféré à l'UMD et une fois là-bas, il a commencé à raconter des fantasmes épouvantables de tortures, à tel point que la psychiatre et les infirmiers qui étaient autour n'avaient jamais entendu un récit pareil : c'était vraiment digne d'un film d'horreur. Ses fantasmes n'avaient rien à voir avec les faits pour lesquels il avait été arrêté. On le soigne, au bout de quelques mois, il retourne en prison purger sa peine. A l'époque où j'y étais, il était encore en prison mais il était sur le point de sortir et, à partir de là, je me suis imaginé une histoire. J'ai imaginé que quelques mois après sa sortie de prison, la police tombe sur un crime ritualisé, mis en scène, correspondant exactement aux fantasmes de ce délinquant. A partir de ce moment-là, la police n'est pas au courant des fantasmes de cet homme, elle ne peut donc pas faire le lien mais la psychiatre est au courant et, ce qui m'intéressait, c'était de travailler entre la notion de souvenir et de fantasme: est-ce que ce que racontait ce criminel sexuel dans l'UMD était des souvenirs ou des fantasmes? Et ensuite la question, liée au roman policier: est-ce que c'est lui le criminel ou pas? Donc je découvre grâce à cette rencontre, cet univers de la psychiatrie de l'extrême, j'écris ce premier roman, dans la foulée, avant même qu'il sorte et que je réalise le succès de ce livre, je commence à écrire *Caïn et Adèle*. C'est un univers qui me passionnait et qui est forcément violent, macabre c'est pour ça que je vous disais tout à l'heure que le choix est un peu limité. Je n'ai pas décidé d'écrire des romans macabres, des romans violents, je découvre un univers qui me fascine, qui me semble propice à raconter des histoires intéressantes. J'ai à cette occasion mis le doigt dans un engrenage et j'ai continué. Il y a aussi un élément dont il faut tenir compte, c'est qu'il est difficile de changer de cap, de faire des virages à quatre-vingt dix degrés, de passer du thriller à la comédie c'est-à-dire que, quand on est romancier, ce qui est mon cas, petit à petit on obtient un lectorat et ce lectorat est en mesure d'attendre un certain type d'ouvrage. Il y avait un danger, un risque à le prendre complètement à contre-pieds. Ça, c'est un aspect du problème mais, nous, auteurs, sommes dans des phases de création et donc nous ne passons pas à un autre chapitre, à un autre genre du jour au lendemain, c'est des évolutions. Avec *Obscura*, j'ai voulu passer à autre chose déjà: il est déjà moins dur, moins violent que les deux précédents.

(Delphine Parra) - À quoi est due votre évolution du roman policier à la science-fiction et envisagez-vous de poursuivre dans cette nouvelle voie ? Pourquoi avoir choisi ces deux genres littéraires ? Finalement, d'après-vous, quel est le rôle du romancier ?

*(Régis Descott) - Vaste ta question... Alors la première : pourquoi est-ce que j'ai choisi ce genre? Je pense y avoir répondu, c'est dû à la rencontre avec cette psychiatre. C'est aussi lié à la volonté de raconter des histoires susceptibles d'intéresser le lecteur, de l'amuser et je pensais que, de ce point de vue, le genre policier était un bon moyen. Pour ce qui concerne la science-fiction, l'anticipation plutôt, cela faisait longtemps, comme je disais tout à l'heure, que je voulais évoluer. J'avais écrit trois romans, *Pavillon*, *Caïn*, et *Obscura*, qui mettent en scène des tueurs en série : c'est un univers qui, à la longue, était un peu dur pour moi, dur d'émerger de là-dedans... de l'esprit de ces gens complètement malades. Je voulais en sortir mais je ne pouvais pas. Cet univers ne correspond qu'à une partie infime de l'humanité... heureusement, il y a beaucoup d'autres aspects, beaucoup plus gais. J'avais ce désir d'en sortir et, un jour, je fais un rêve : cela va donner *L'Année du rat*. Ce rêve en réalité était un cauchemar et donc je me réveille en pleine nuit assez terrifié avec une image à l'esprit... une image seulement : je ne savais pas ce qu'il s'était passé avant. Et, cette image m'a naturellement conduit à la manipulation génétique. Là*

encore, ce n'est pas exactement un choix, ce n'est pas une décision abrupte : j'arrête le roman policier, je passe à l'anticipation. Là, il y a eu un rêve et je trouve ça intéressant parce que je pars d'une image et, à partir de cette image, je commence à réfléchir puis à me documenter et, aujourd'hui : le roman est terminé ! Ça m'amuse de voir qu'à partir de cette image aujourd'hui j'ai un roman. Quelle était la troisième question ? Mon rôle c'est ça ?

(Delphine Parra) - *Oui, quel est le rôle du romancier ?*

(Régis Descott) - Le rôle du romancier? Il y en a plusieurs : ça dépend des romans qu'on écrit. Je pense qu'on écrit d'abord pour soi, que cela correspond à une nécessité et à partir de là, il est moins question de rôle que d'une nécessité intime, personnelle... Mais ensuite, on écrit pour être lu : c'est évident, mais l'existence du lecteur est la plus grande des gratifications que peut recevoir un auteur. Donc, on écrit ensuite, évidemment, pour ses lecteurs. Pour moi, il y a un rôle de distraction qui est évident. Moi, quand j'écris, j'ai la hantise d'ennuyer mon lecteur et je pense que la distraction est un des besoins essentiels de l'homme, et de ce point de vue, l'auteur a un rôle important... Alors, ensuite, on peut parler d'autres rôles... il peut y avoir un rôle de témoignage, de dénonciation... j'évoquais, hier avec les classes de Seconde, l'auteur italien, Saviano, qui a écrit *Gomorra*, qui est basée sur une série de reportages, présentés sous une forme romancée, mais on est très très proche de la réalité et là, il y a un rôle de dénonciation qui a eu une conséquence énorme... Il y a, un autre exemple, *Une journée d'Ivan Denissovitch* de *Soljenitsyne* qui est le premier livre, à l'occasion duquel le système du goulag a été dénoncé en Union Soviétique. Là, on passe à autre chose. Moi, aujourd'hui, je pense être dans la distraction.

(Radji Aïmane) - *Comment avez-vous mené vos recherches pour Obscura, roman historique qui se déroule au XIX^e siècle?*

(Régis Descott) - Les recherches étaient liées à l'intrigue. Le cheminement qui m'a mené à *Obscura*, c'est au cours des lectures que j'ai faites pour écrire les deux précédents romans, *Pavillon 38* et *Cain et Adèle*. J'ai lu des textes écrits par des aliénistes du XIX^e siècle et ça m'a donné envie d'écrire un roman aux sources de la psychiatrie. Il y a donc une part de recherches liée à ces écrits d'aliénistes, essentiellement français, des écrits datant surtout du XIX^e siècle. Ensuite, j'ai eu une idée parce qu'il se trouve que cette période correspond aussi à l'Impressionnisme qui est une école de peinture que j'aime beaucoup, j'habite à Paris et je vais souvent admirer ces toiles au musée d'Orsay : c'est un univers que je connais pas mal. J'ai donc eu l'idée de départ : un artiste raté qui est, ce qu'on appelait à l'époque, un dégénéré supérieur (c'était une catégorie psychiatrique qu'a pas mal étudié et exploité Zola). J'imagine l'un de ces dégénérés supérieurs qui a l'idée pour créer, de reproduire des tableaux de Manet avec des cadavres, ce qu'il considère être une œuvre d'art. Ça, c'est l'idée de départ. Donc, je commence par travailler autour de cette idée et à partir de là, je vais me documenter sur la peinture. J'avais en tête le docteur Blanche (médecin qui existait) qui avait une clinique (clinique qui se trouve aujourd'hui à côté de la Maison de la Radio) et qui soignait des artistes et des gens de la bourgeoisie. C'était dans un hôtel particulier qui, aujourd'hui, est occupé par l'ambassade de Turquie avec un grand Parc qui descend jusqu'à la Seine. Enfin, c'était un endroit assez magique. Les patients, les moins violents, partageaient la vie du Dr Blanche, ils habitaient dans la même maison que lui, ils partageaient les repas avec sa famille : c'était une façon très nouvelle de soigner donc cela m'a intéressé. J'ai étudié la vie de ce médecin.

Ensuite, je n'avais toujours pas de héros pour écrire *Obscura*. J'avais écrit deux romans avec une psychiatre donc je ne voulais pas de psychiatre. Je ne voulais pas non

plus d'un journaliste, pas d'un policier, pas d'un détective. Et puis, j'ai eu l'idée de prendre pour héros un médecin, un médecin généraliste soignant des pauvres et des prostitués. Pourquoi des prostitués ? Parce que les prostitués faisaient partie des victimes de mon tueur : c'est une catégorie de femmes facilement accessible. À partir du moment que j'ai décidé d'avoir pour personnage principal, un médecin, naturellement il a fallu que je me documente sur la médecine de l'époque donc je me suis plongé dans les traités de médecine de l'époque : traité de médecine légale, traité de médecine générale. À l'époque, il y avait deux grandes maladies qui faisaient des ravages, pour lesquelles il n'y avait pas de médicaments : c'était la syphilis et la tuberculose. Je devais donc être capable de décrire une scène de consultation, d'auscultation donc d'employer les termes médicaux de l'époque : ça répondait à une nécessité, la médecine.

Ensuite, j'ai élaboré le roman à partir de cette idée de départ : un tueur reproduit des tableaux avec des cadavres. Pour répondre à ta question : quel héros prendre ? Un médecin, donc la médecine ; les victimes ? Des prostitués, donc je vais me documenter sur la prostitution sur les maisons closes, la vie dans les maisons closes, comment ça se passait à l'époque. Qu'est-ce que je fais ? Je vais sur Internet, je vais dans des bibliothèques, je trouve des ouvrages et on trouve énormément de choses. C'était aussi un roman policier donc je me documente sur la police, il y a notamment à Paris un musée de la police où j'ai trouvé beaucoup de choses. Je me suis documenté aussi sur les transports à Paris, à l'époque et ça, je l'évoque dans le livre : il y avait des voitures à cheval, il y avait comme des autobus à cheval, il y avait aussi beaucoup de transports de passagers sur la Seine (ça revient un petit peu maintenant avec les bateaux bus mais c'est beaucoup moins développé que ça l'était à l'époque).

Pour que mon médecin, le Dr Corbel ait une raison de s'intéresser à cette série de crimes, il fallait qu'il s'intéresse mieux à la peinture : c'est pour ça que je lui ai inventé un père marchand de couleurs. Je suis allé pour ça dans la maison Sennelier qui se trouve Quai Voltaire à Paris et qui a été créée en 84-86, à un an près à la même époque que mon roman qui se passe en 1885. Quand on va dans cette boutique, on pourrait se croire au XIX^e siècle, à part qu'il y a en plus maintenant des peintures à l'huile mais, à part ce petit détail-là, il y a toujours plein de petits tiroirs avec des peintures en tube. On fait la peinture de la même façon : j'ai vu comment on faisait la peinture, comment on brouillait les couleurs (on mélangeait ça avec de l'huile). Tout ça pour être capable d'en parler, d'écrire ça dans le livre ensuite. J'ai mis six mois à me documenter pour ce livre et d'ailleurs, c'était passionnant et j'ai dû aussi faire un tri pour ne pas en mettre trop dans le livre parce qu'on reste dans un roman policier, il ne faut pas trop dévier non plus de l'intrigue.

(Marie-Nicole N'da) - Votre roman en préparation se passe en Inde : comment vous familiarisez-vous avec des lieux et des populations qui vous sont étrangers ?

(Régis Descott) - Je suis arrivé ici le 4 octobre et je suis hébergé à New Delhi chez un ami, c'est donc ici mon camp de base, si je puis dire. J'ai préparé ce voyage pendant un an à peu près, par des lectures essentiellement. Au cours de ces lectures, j'ai déterminé un certain nombre d'endroits que je voulais voir. Il y avait notamment, ça c'était le premier endroit que je voulais voir, le temple des rats sacrés qui se trouve dans le Nord du Rajasthan, dans la ville de Deshnok à une vingtaine ou une trentaine de kilomètres de Bikaner. Pourquoi est-ce que j'ai choisi l'Inde? *L'Année du rat* est un roman d'anticipation dans lequel le rat a une importance et, au cours des recherches que j'ai faites pendant la préparation de ce livre, je me suis aperçu qu'il y avait une différence de perception de l'animal en Occident et en Orient. En Occident, le rat est essentiellement considéré comme un nuisible: vecteur de la peste, sale, vivant dans les égouts (encore que dans les égouts, ils rendent d'immenses services parce qu'ils détruisent énormément de déchets,

et ça, ce n'est pas négligeable). Mais, à part dans quelques fables de la Fontaine, le rat joue surtout un rôle extrêmement négatif, en Occident. Alors qu'en Orient, que ce soit en Inde, en Chine ou au Japon, je prends les exemples que j'ai trouvés, le rat est aussi considéré comme un vecteur de la peste mais, en Inde, c'est la monture de Ganesh, il existe le temple des rats sacrés, chez les Chinois, il y a le signe astrologique du rat qui est considéré comme l'animal le plus intelligent, le plus charmeur du Bestiaire, au Japon, il y a une divinité: le Daïkoku qui est l'une des sept unités de la chance dont l'effigie est un rat. Ce contraste m'a intéressé. C'est pour ça que j'ai choisi avec l'existence du temple du rat l'Inde. J'ai voulu écrire un diptyque en réalité : *L'Année du rat*, qui est le premier volet de ce diptyque qui se passe en Occident, surtout à Paris et le deuxième qui va se passer en Inde.

Et bien comment est-ce que je fais? J'ai déterminé des lieux que je voulais absolument voir, le premier d'entre eux étant le temple des rats, et puis, j'ai envisagé un itinéraire, c'est-à-dire qu'à la fin de *L'Année du rat*, mon personnage principal va être amené par la nécessité à partir en Inde, et là, il va être à la recherche de quelqu'un. Et donc, a priori, je vais construire ce livre comme un *road movie*, un *road novel*. La porte d'entrée pour lui de l'Inde étant à Bombay, demain je pars à Bombay. A priori, c'est un livre qui va commencer (je dis a priori parce que je ne l'ai pas écrit et il peut se passer mille choses encore, je peux changer vingt fois d'avis) ainsi : il arrive à Bombay et le livre pourrait ou devrait, je n'en sais rien, se terminer à Bénarès où j'ai déjà été.

Donc j'ai déterminé un certain nombre de lieux, je m'y rends. Et là, je prends des photos, des notes, j'essaye de rencontrer des gens mais j'avoue que le travail ne repose pas essentiellement sur des rencontres parce que je reste ici deux mois seulement. Donc en deux mois, j'aurai l'ambition de voir pas mal d'endroits, de beaucoup bouger. Par conséquent, ça rend très difficile des rencontres poussés, suivis. Ça rend ces rencontres assez superficielles. Et donc je ne peux pas avoir la prétention de connaître la population. Ce qui pourrait être un défaut ou une difficulté, est un peu contourné par le fait qu'il s'agit d'un roman d'anticipation qui fait, qu'a priori, ce sera une intrigue qui se passera en Inde mais dans entre vingt et trente ans, mettons en 2035. Je peux imaginer une certaine évolution et là c'est le pouvoir de l'auteur de décider que dans X années les choses seront ainsi. En plus, mon personnage est un Occidental débarquant en Inde et suivant un itinéraire, s'attachant peu également. C'est donc un livre qui se passe en Inde, pas sur l'Inde que j'ai l'ambition d'écrire.

En fait, j'ai un peu l'impression de travailler comme un cinéaste et en repérage, c'est un peu comme si je repérais des lieux, j'ai un appareil photo, je prends des prises de vue d'endroits qui pourraient m'intéresser. Je prends énormément de notes, d'impressions de voyage. J'ai beaucoup circulé, que ce soit en train, en voiture, en bus et là je suis attentif à tout ce qui se passe autour de moi, et je prends des tas de notes, sur la route. Par exemples, il y a les couleurs, les animaux, les vaches, les singes, les éléphants, les chameaux, les pancartes publicitaires qui sont peintes, ces dizaines d'échoppes que l'on trouve partout, qui vendent tout et rien. Tout ça, j'emmagasine. Je suis un peu comme une éponge, Simenon disait qu'il était une éponge et j'aime assez cette image. Le romancier qui essaye de tout absorber, le maximum pour emmagasiner le plus de matériau possible et ensuite l'utiliser.

(Martin della Paolera) - Vos œuvres, L'Empire des Illusions et Obscura sont toutes deux des romans qui se déroulent au XIX^e siècle, pourriez-vous nous expliquer le choix de mêler Histoire et fiction ?

(Régis Descott) - Pour la fiction, il n'y avait pas d'autre choix possible : j'ai toujours voulu écrire de la fiction. Et lors de l'écriture de L'Empire des Illusions, mon premier roman,

j'avais une certaine appréhension, timidité à l'idée d'écrire un roman contemporain et je ne m'en sentais pas capable, je n'osais pas. Je ne sais pas pourquoi mais c'était comme ça. Donc j'ai réfléchi à un roman du passé, historique plutôt que d'anticipation. Pourquoi cette époque ? Pour deux raisons, la première, il me fallait pour les besoins de mon intrigue une époque chaotique et il se trouve que, de part mes lectures, je connaissais pas mal le XIX^e siècle, la période napoléonienne. J'ai vraiment commencé à lire de façon sérieuse avec les auteurs du XIX^e siècle, Balzac, Hugo, Dumas, Barbey d'Aurevilly, Huysmans puis des Anglais d'ailleurs, que j'aime énormément aussi. Donc c'est une période que je connaissais pas mal grâce à mes lectures. C'est évident à la lecture de Balzac et de la Comédie Humaine, que c'est une époque au cours de laquelle tous les fondements de notre époque ont été posés : la montée en puissance de la bourgeoisie, de l'industrie, le pouvoir de l'argent, le pouvoir des médias. C'était une époque qui était relativement proche de la nôtre, qui n'était pas la nôtre et dans laquelle je me sentais à l'aise pour écrire. J'avais l'impression qu'on était déjà entré dans la modernité et que je pouvais me mettre dans la peau d'un personnage de 25 ans, pouvoir raisonner à peu près comme à notre époque sans être complètement à côté de la plaque, sans être complètement anachronique. Et puis quand à *Obscura*, j'en ai parlé tout à l'heure, c'était la volonté de remonter aux sources de la psychiatrie et, pour le coup, *Obscura* est un livre beaucoup plus ambitieux que *L'Empire des illusions* qui est plus court et là, j'ai vraiment essayé de rentrer dans l'esprit d'une époque, d'essayer de rendre au maximum possible pour le lecteur d'y entrer. Quand on parlait tout à l'heure de la documentation, il y a un aspect de cette documentation dont j'ai oublié de parler : c'est une documentation plus littéraire. C'est-à-dire que j'ai relu ou lu, avant d'écrire ou au moment où j'écrivais, un certain nombre de romans et de textes écrits à cette époque pour m'imprégner davantage encore de l'esprit de l'époque, je pense à des auteurs comme Zola, Baudelaire, Poe, Huysmans.

(Romane Tovia Vila) – Le personnage éponyme de votre dernier roman, Obscura est-il le fruit de votre imagination ou vous êtes-vous inspiré d'une personne réelle?

(Régis Descott) – J'ai pu m'inspirer de quelqu'un... Je m'inspire souvent de personnages dans mes romans, pas toujours mais ça arrive assez souvent. Ce personnage est très important : c'est pour cela que j'ai donné son nom au titre du roman, parce que, sans lui, il n'y aurait pas eu d'histoire, c'est à dire que, sans cette femme, la vie du héros, du Dr Corbel, n'aurait pas été déséquilibrée. Il avait, jusqu'à son apparition une existence assez stable, assez dure aussi mais qui lui plaisait. C'est un médecin des pauvres, en contact quotidien avec la misère, à la fois humaine et financière ; parfois, il est face à des patients qui n'ont pas les moyens de payer, il leur offre la consultation ; parfois, il est face à des gens qu'il est dans l'incapacité de soigner, c'est trop tard, les médicaments n'existent pas encore... il est face à quelqu'un qui est condamné. Tout cela, c'est assez dur, mais c'est une vocation, il vit ça comme un sacerdoce, avec un certain bonheur; et puis, il a cette vie sentimentale avec Sibylle, avec qui il vit. Il mène une existence heureuse et puis il y a cette femme qui arrive, et qui va tout à fait le déséquilibrer, c'est à cause d'elle qu'il entre dans l'histoire.

(Maxime Folcolini) - Flaubert aurait déclaré à propos du personnage éponyme de son roman : « Madame Bovary, c'est moi ! » Pourriez-vous en dire autant de vos personnages de meurtriers, dans la mesure où vous partagez avec eux la passion de la peinture et celle de la photographie ?

(Régis Descott) - Non, mais à la limite j'aurais pu dire : « Suzanne Lohmann, c'est moi ! », c'est une femme, comme Flaubert et Madame Bovary. Pourquoi pas ? Car même si je me suis inspiré de la psychiatre, dont je parlais tout à l'heure, le docteur Beudon Bruzelle, j'ai

également mis pas mal de moi dans cette psychiatre dans la mesure où je lui fais notamment écouter un type de musique que j'aime. Il peut également y avoir des sentiments que j'ai éprouvés, que je lui ai prêtés également, mais quant au tueur, non. Je pense qu'aucun d'entre nous n'est constitué d'un bloc, c'est-à-dire qu'on peut tous avoir des parts plus sombres... Mais non, en aucun cas je peux dire que le tueur, c'est moi. Une part de moi peut se trouver chez lui, après tout, c'est vrai qu'il sort de mon imagination, donc de ce point de vue, il est une partie de moi. Mais non, ce n'est pas moi.

(Mathis Roujon) - On voit un important travail de documentation et un réel souci du détail, ressentez-vous une affinité particulière avec les Naturalistes ou les Réalistes ? Et est-ce qu'aujourd'hui les écrivains pourraient s'inscrire dans un mouvement littéraire ?

(Régis Descott) - Oui, c'est vrai que j'ai beaucoup aimé Zola ; j'ai notamment relu deux de ses romans au moment de l'écriture d'*Obscura* : *L'Œuvre*, qui est un roman sur la création picturale et *La Curée* qui est autour de l'argent et des cours financiers au moment de la reconstruction de Paris par Haussmann. Ce sont deux romans qui ont des tons et des atmosphères très différents. Autant *L'Œuvre* est un roman très plombé, autant l'autre est beaucoup plus envolé et beaucoup plus léger, même si cela ne se termine pas forcément très bien. J'évoquais à propos de Zola tout à l'heure le personnage type du dégénéré supérieur. Nana par exemple est un type de dégénéré supérieur. Donc, oui, je m'intéresse à lui, et je me sens proche de lui de part cet aspect de documentation extrêmement poussée chez lui. Mais on retrouve aujourd'hui la même chose chez un nombre conséquent d'auteurs américains, et d'ailleurs cela m'intéressait car j'ai vu lors d'une interview de Tom Wolfe, l'auteur ayant écrit *Le Bûcher des vanités*, que son romancier préféré était Emile Zola. On trouve la lignée. Il a écrit aussi *L'Étoffe des héros*, un livre sur la conquête spatiale, et ce sont des romans extrêmement documentés. Il y avait d'ailleurs une anecdote à propos de lui où il enquêtait pour les besoins d'un livre sur les entrepôts frigorifiques. Il y serait entré avec un crayon à papier pour pas que l'encre gèle. Nous avons donc un souci du détail duquel je me sens très proche en effet. Je trouve que les romans en acquièrent une certaine force. Par exemple, dans *Obscura*, j'ai poussé assez loin le souci du détail, surtout en ce qui concerne la médecine et les scènes de consultation, mais je pense que c'était un moyen, surtout avec ces termes médicaux de l'époque, d'ancrer le livre dans cette époque.

Pour ce qui concerne l'autre partie de la question, je pense que certains s'inscrivent dans des mouvements littéraires : il y a eu -mais on en est sorti- le Nouveau Roman en France, il y a eu plus récemment, l'autofiction. Oui, je pense que naturellement les auteurs s'inscrivent dans un mouvement, ce n'est pas forcément une volonté consciente mais je pense qu'à partir du moment où l'on écrit, ce qu'on écrit correspond à un certain genre. Est-ce que dans l'idée de mouvement, il y a celle de groupe ? Peut-être, et peut-être qu'aujourd'hui, on est, d'une manière générale, pas uniquement les écrivains, plus individualiste, plus chacun de son côté.

(Paul Bachelier) - Certains écrivains ont-ils nourri votre inspiration ? Si oui, lesquels ?

(Régis Descott) - Oui, je parlais tout à l'heure des grands romanciers du XIX^{ème} siècle, mais ceux qui m'ont plus inspiré encore qu'eux sont les Anglais, comme Charles Dickens. *Les Grandes Espérances* de Dickens est peut être mon livre préféré, sinon il y a William

Makepeace Thackeray², Arthur Conan Doyle qui sont de grands romans du XIX^{ème} siècle. J'ai sinon beaucoup lu Ernest Hemingway que j'aime énormément pour sa sobriété, sa sécheresse et puis son sens extraordinaire du dialogue, c'est très dur d'écrire des dialogues et quand on lit ceux d'Hemingway, on y est.

(Paul Bachelier) - Je vous pose cette question car nous avons étudié deux textes en classe qui sont un extrait de Bel-Ami de Maupassant et un autre extrait d'Obscura, de vous-même. Ces deux textes ont des thèmes communs comme la prostitution ou encore la foule d'hommes.

*(Régis Descott) - Ah oui!... Les Folies-Bergères? On en parlait l'autre jour. Je l'ai lu il y a très longtemps et je ne l'ai pas relu avant d'écrire *Obscura*. Pour les Folies-Bergères, je me suis inspiré d'un reportage écrit à l'époque d'un auteur s'appelant François Copé. Il y a ce qui a pu me servir pour l'écriture d'un livre en particulier. Dans le cas d'*Obscura*, je peux en effet parler de Zola, de textes écrits par des aliénistes ou de traités médicaux, plutôt de la littérature technique. S'il est question de *Pavillon 38*, je pourrais évoquer *Le Silence des Agneaux* de Thomas Harris, qui est une influence directe. Il y aussi les livres et les auteurs qui m'ont donné envie d'écrire : c'est plus général et l'influence est plus grande. C'est pour ça que j'évoque ces grands auteurs du XIX^{ème} siècle, Hemingway, Proust avec *La Recherche du temps perdu*, même si ce que j'écris ne ressemble absolument pas à Proust, c'est un auteur qui m'a beaucoup influencé.*

(Quentin Vasic) - Vous parliez, il y a une demi-heure, d'une image qui vous avait inspiré pour L'Année du rat. Est-ce que vous pouvez nous en parler ?

*(Régis Descott) - Non, je n'ai pas trop envie d'en parler, parce que ça serait un peu trop dévoilé une partie du livre, mais c'est une image monstrueuse, à partir de laquelle j'ai réfléchi et je me suis dit que pour qu'elle acquière un sens, pour qu'elle puisse éventuellement devenir une réalité, il fallait en passer par la génétique et la manipulation génétique et je pense à, par exemple, un film comme *La Mouche*. C'est un film de Cronenberg qui est sorti dans les années 80 où il est question d'un scientifique qui invente une machine à téléportation. Il a construit deux cabines, il est question de rentrer dans l'une, nu, parce qu'il faut qu'il soit seul, sans aucun vêtement. En appuyant sur un bouton, il va se retrouver dans l'autre machine, dans l'autre cabine, donc la téléportation. Il se trouve qu'au cours de l'une de ces tentatives, il y a une mouche qui est entrée dans la cabine à son insu et qu'au moment de la téléportation leurs gènes vont se mêler. Et il se retrouve dans l'autre cabine, sans le savoir au début avec en lui des gènes de la mouche. Les jours passent, et il constate sur son corps de plus en plus d'anomalies, il a des poils très durs qui lui poussent, il a de plus en plus de force. Enfin, c'est un film qui est assez intéressant de ce point de vue. Et là, on est dans la génétique, on est dans l'accident génétique, pas dans la manipulation.*

(William Lautric) – Avez-vous une appréhension en ce qui concerne la sortie de votre prochain roman, par exemple que l'éditeur refuse de le publier?

² **William Makepeace Thackeray** (1811, Alipur, Calcutta - 1863, Londres) : un des romanciers britanniques les plus importants de l'époque victorienne. Connu pour ses œuvres satiriques prenant pour cible la classe moyenne britannique, il est l'auteur, entre autres, des *Mémoires de Barry Lyndon*, qui fut adapté par le cinéaste Stanley Kubrick et de *Vanity Fair*, l'un des romans-phares de la littérature anglaise.

(Régis Descott) – Non, bien sûr. Ce qui est difficile, quand on commence, c'est de trouver un éditeur. Mais, à partir du moment où on en a trouvé un, il n'y a pas d'appréhension, le livre sera publié. Bien sûr, ça peut arriver qu'il ne le soit pas mais quand on trouve un éditeur, on signe un contrat et les choses se passent bien normalement. En revanche, il y a toujours une appréhension à la sortie d'un livre, et je pense qu'elle est partagée par tous les auteurs, quelque soit leur niveau de notoriété, leur succès, leur nombre d'ouvrages publiés, leur âge, on appréhende toujours la façon dont le livre va être reçu. C'est très mystérieux : il y a certains livres qui ont été écrits dans la joie, dans l'enthousiasme, pour lesquels l'auteur va nourrir un espoir énorme et dont finalement le succès commercial s'avèrera très décevant et puis il y a des livres, au contraire, pour lesquels on n'attend pas grand-chose, ou moins en tout cas, et qui vont s'avérer être des succès formidables. Le succès d'un livre est donc quelque chose de très mystérieux. Après, il y a des auteurs qui ont déjà atteint la notoriété et vont connaître un certain niveau de succès mais, là encore, il peut y avoir des variations. On met énormément de soi dans l'écriture d'un livre et, au moment où le livre sort, on se met à nu, on présente le livre, c'est une partie de nous, c'est un peu comme un enfant et on ignore si le livre va plaire ou pas... et quand ça ne marche pas... Par exemple, pour moi, *Pavillon 38* a eu vraiment pas mal de succès mais *Cain et Adèle* qui était la suite, avec les mêmes personnages, et dont les gens attendaient beaucoup, a considérablement moins bien marché que ce que j'espérais. C'est donc un peu la déception et il ne faut pas s'y arrêter.

